

Témoignage

De la rue Saint-André au Parc Lafontaine

NDLR Cet extrait des souvenirs de Louis-Maurice Bérubé (1921-2007) a été offert généreusement à la SHGP par sa fille Sylvie. M. Bérubé a fait toute sa carrière comme inspecteur sanitaire à la Ville de Montréal.

Louis-Maurice Bérubé

Malgré mes trois premières années comme résidant de la rue Théodore dans Viauville, il ne me reste aucun souvenir valable de l'endroit que je partageais avec mes père et mère et trois frères aînés. Ce logement devenu trop exigu car la famille ayant trop grandi, Papa déniche alors un autre logement, en rez-de-chaussée, sur la rue St-André, à quelques pas au sud de la rue Roy. Là, par contre, j'en ai amassé des souvenirs dans ces rues!

Ma famille a demeuré entre le printemps 1924 et l'automne 1927 sur la rue St-André. C'est dans cette maison que naquirent un autre frère et une autre sœur, Gilles et Marie-Thérèse. Nous étions maintenant sept enfants. On peut dire que j'en ai vécu des expériences et des aventures de toutes sortes à cet endroit! Par exemple, un des plus grands souvenirs qu'il me reste de ce temps consiste en l'intersection des rues St-André et Roy et ce qui s'y déroulait. Ce croisement formait un très grand espace élargi dans le sens de la rue Roy et formait une place publique asphaltée allant vers l'ouest et ayant en son centre des fontaines pour abreuver les hommes et les animaux. Durant ces années, comme il n'y avait encore que peu de voitures automobiles ou de camions, les commerçants locaux livraient leurs marchandises à leurs clients à l'aide de voitures hippomobiles. C'était un pur délice d'enfant d'entendre les charretiers crier leurs ordres et de voir tous les chevaux y obéir. En plus, comme la laiterie J.J. Joubert avait ses écuries deux coins de rue plus au nord sur notre rue, nous assistions quotidiennement au retour des voitures à lait en fin d'après-midi. Les chevaux, à notre émerveillement, d'instinct, arrêtaient tous à la fontaine pour se désaltérer.

L'été, seuls les bruits des sabots ferrés des chevaux pouvaient être perçus par les autres charretiers, les roues des voitures étant caoutchoutées; mais l'hiver, les traineaux à patins d'acier silencieux sur la neige durcie remplaçaient les voitures. Comme mesure de sécurité pour les équipages, les harnais étaient munis de clochettes musicales. Aussi, tous les marchands rivalisaient d'art et d'adresse dans le choix de ces clochettes. Tant qu'à y être, disons un mot sur la décoration de ces voitures. Comme une partie des frais de publicité y était investie, et que l'orgueil des patrons s'y reflétait, toutes les fantaisies de formes et de couleurs de lettrage et de dessin s'y rencontraient.

Un autre attrait de l'endroit, pour les Grands cependant, et pour les Petits accompagnés de Grands, était le parc Lafontaine, nommé en l'honneur de Louis-Hippolyte Ménard La Fontaine qui vécut de 1807 à 1864.

Avec l'île Ste-Hélène et le Mont-Royal, le parc est le troisième îlot de verdure de la métropole. Aménagé à partir de 1888 sur la ferme Logan, on y érige aussitôt des serres et une maison du jardinier. Le plan du parc datant de 1891 est attribué au jardinier horticulteur Louis-François Dollet. Contrairement à la montagne et à l'île Ste-Hélène, où l'aménagement a davantage consisté à conserver et à rendre accessible une zone naturelle, la création du parc Lafontaine oblige à ramener la nature dans un terrain vague négligé par ses propriétaires. À partir de 1894, le concept est réalisé avec comme grande attraction deux étangs communicants créés de toutes pièces. Cette réalisation semble toujours plaire au public.

Situé trois ou quatre rues à l'est de chez nous, ce parc offrait ses grandes pelouses fleuries, ses nombreux arbres nettement taillés, ses deux vastes plans d'eau reliés par une légère cascade et habités par plusieurs espèces de canards. La cascade déferlait sous un pont des amoureux. Les promeneurs, pour se divertir, se plaisent à nourrir les canards en leurs lançant des morceaux de pain ou des emprunts que les gens en pique-nique prélevaient sur leurs goûters.

Il ne faudrait pas oublier les deux gondoles voguant autour d'un des deux lacs, celui plus à l'est et qui est façonné comme un grand S, toujours remplies de joyeux passagers, heureux de voguer, ne serait-ce que quelques minutes. Et que dire des dizaines de canoës de louage qui circulent bruyamment dans un désordre parfait de citadins avironnant à l'encontre de toute sécurité nautique! Il n'était pas rare de voir un couple, parti en canoë revenir au rivage à pied dans deux pieds d'eau après avoir chaviré; ce spectacle en valait toujours la peine.

Suite dans notre prochain numéro